

Croquis de guerre, vision d'ambulance

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **25 (1917)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire		Page
	Page	Page
Croquis de guerre, vision d'ambulance . . .	73	Proposition de création d'« infirmeries fixes » 82
X ^e assemblée de délégués des sociétés ro- mandes de samaritains à Ste-Croix . . .	77	Aux Comités des sections de la Croix-Rouge 83
La contagion de la tuberculose par les cra- chats desséchés	79	Nouvelles de l'activité des sociétés : Colonne de la Croix-Rouge genevoise; Croix-Rouge genevoise; Bex-Chésières-Aigle, samaritains
Le chien sanitaire	81	de la Croix-Rouge; Pour le « Père Jæger » 83

Croquis de guerre, vision d'ambulance

(Septembre 1914)

... Le colonel L., par lui-même et les reconnaissances de ses bataillons (particulièrement celle de la 6^e compagnie), a jugé la défense de l'ennemi extrêmement puissante. Le village est occupé fortement. Les murs du parc ont été percés de créneaux à hauteur de 50 centimètres; des mitrailleuses sont installées dans tous les coins; à chaque fenêtre du château, des tireurs habiles se tiennent à l'affût derrière des matelas. Devant cette organisation, et le tir de nos canons qui ne peuvent atteindre les bâtiments, le colonel L. demande qu'une pièce soit amenée à bras pour viser plus sûrement. Mais on ne semble pas tenir compte de sa proposition.

Le 1^{er} bataillon se tient à l'ouest du château, à gauche de la route de B. Le 3^e bataillon est posté derrière lui. Les bois les dissimulent suffisamment. Le 2^e bataillon, chargé de l'attaque, s'est massé près de la route de B. au sud du château. Deux compagnies de zouaves développe-

ront sur la gauche le mouvement, lequel sera appuyé par le 1^{er} bataillon.

A quatorze heures trente, le colonel rend compte que son attaque est préparée et qu'il n'attend plus que l'appui efficace de l'artillerie.

Pendant ce temps, le commandant de B. envoie son agent de liaison faire allonger le tir de notre artillerie. Puis il commande baïonnette au canon. Mais, avant de charger, l'ardent catholique qu'est M. de B. sent le besoin de se recueillir en Dieu. Il fait sortir des rangs un prêtre-soldat, le caporal G. (missionnaire), et lui demande de donner une suprême absolition aux hommes qui voudraient la recevoir. Le bataillon s'agenouille sous le signe de la croix. Il est difficile d'imaginer une scène plus émouvante. Les compagnies sont massées à 500 mètres du château qu'elles doivent attaquer au sud par le jardin potager (les 5^e et 7^e compagnies suivant la route de B., encadrées à gauche et à droite par la 6^e et 8^e qui marcheront

dans les bois). L'artillerie ennemie a allongé de beaucoup son tir. Les hommes attendent, calmes, confiants. « Encore un coup de collier », leur a dit le colonel. Certains même sont joyeux et, avec des mines curieuses, ils touchent la pointe de leur baïonnette. Déjà l'odeur de la poudre et le jeu de la mort les grisent. Le commandant a mis ses gants blancs et saisi le bâton qu'il a coutume de porter. Avec fierté il regarde une dernière fois ses soldats immobiles sous les armes et c'est le cœur gonflé d'espérance qu'il crie d'une voix forte : « En avant, mes enfants ! Pour la France ! Chargez ! » Le bataillon part d'un seul bond, derrière son chef.

C'est la charge en masses profondes, opaques. On crie, on chante. Les clairons sonnent et accélèrent la cadence du pas de gymnastique. Les balles sifflent. Des soldats tombent. Plus vite ! Encore plus vite ! La fusillade est infernale. Il y a une brèche qu'ont faite nos 75 dans le mur du jardin potager. Le commandant de B. s'y dirige. Un instant il s'arrête au pied d'un arbre pour décider la tactique. « Ah ! on ne les verra donc pas, ces B.... ! » murmura-t-il. Une balle en plein front l'étend raide mort. Ses hommes veulent l'emporter. Mais la meilleure façon de le venger, c'est d'avancer. Le lieutenant G. réunit quelques soldats et les entraîne vers la brèche : « Par la brèche, mes enfants ! par la brèche ! nous allons faire du bon boulot ! » Un simple fantassin, D., s'apprête à la franchir, quand l'adjutant P. lui met la main à l'épaule : « Arrête. Laisse-moi passer le premier. — Passez, mon adjutant, répond D., je vous suis. » Voici P. tout debout sur la brèche, le sabre à la main. « En avant ! » rugit-il. Une balle en pleine tête le couche. De son côté le capitaine S., l'épée au clair, a atteint le mur avec son sergent. En essayant de l'escalader, ils s'abattent, tués tous les

deux par la même balle. Aussitôt le lieutenant d'Y. se précipite et, malgré un feu violent, n'hésite pas à prendre toutes les affaires précieuses de son cher capitaine. Ailleurs le lieutenant B., la main traversée, refuse de se faire panser.

« Ce n'est rien, dit-il, ce n'est rien. En avant ! »

Il attache négligemment son mouchoir et repart plus ardent que jamais. Le sergent G. rallie tous les hommes à la suite de l'héroïque lieutenant qui sera tué dans le repli. Nos clairons sonnent toujours et plus fort la charge. Le lieutenant M. a poussé audacieusement ses mitrailleuses en avant, mais il est bientôt blessé. Le lieutenant F. de son côté est tué et le sous-lieutenant N. blessé mortellement. Pendant ce temps certains de nos soldats se sont glissés le long du mur de clôture et, se faisant la courte échelle, tiraillent dans l'intérieur du jardin potager sur les uniformes gris. Un zouave (les zouaves attaquaient par la cour d'honneur) a réussi à s'embusquer derrière la grille et froidement, coup par coup, visant longuement, il tire comme à l'exercice.

Mais l'ordre de repli se fait entendre. Le capitaine V., les lieutenants G. et d'Y. rassemblent les hommes ; c'est le cœur brisé qu'ils laissent sur le terrain leur commandant qu'il serait insensé d'emporter à la vue de l'ennemi.

Le bataillon s'est reformé à l'arrière dans le bois. Hélas ! Que de vides ! Que de manquants ! La mort du commandant de B. a mis le désespoir dans tous les cœurs. On avait tant confiance en lui ! Ses soldats l'aimaient comme un père. Et sa valeur le destinait aux plus hauts grades. Beaucoup pleurent... Mais voici le capitaine de la T. (de la brigade) : « Il va falloir recommencer la charge, annonce-t-il, quand l'artillerie aura donné sur le château. — Puisqu'il le faut, on recom-

mencera!» Quel cran chez cette troupe merveilleuse de Choletais!

Cependant cette charge, en plus de son influence morale, a eu un résultat positif. Terrorisés, c'est le mot, par cette avalanche d'hommes qui avançaient malgré la mitraille, bon nombre d'Allemands s'enfuirent par derrière les servitudes et se firent tuer dans leur retraite par les mitrailleuses du 1^{er} bataillon et celles d'une section du 2^e tirailleurs, commandée par le lieutenant L., qui surveillaient les abords du village.

Toutefois l'ennemi occupe la position en assez grand nombre pour soutenir encore une longue défense. Des reconnaissances constatent partout sa présence et la plupart des patrouilles reviennent avec pertes. Le brave adjudant P. trouve ainsi la mort. Sur la ferme au nord-ouest du château où l'on suppose des blessés, trois musiciens à croix de Malte et trois brancardiers à croix de Genève sont expédiés. A peine ont-ils parcouru la moitié du trajet en terrain découvert qu'une sorte de clairon à trois notes harmonieuses, mais combien lugubres, se fait entendre, suivi de nombreux coups de feu. Un musicien et un brancardier sont atteints successivement au bras et à la jambe. Décidément il faut faire donner le canon. Le colonel L. réclame donc une pièce d'artillerie. On la lui fait attendre, quand, vers les dix-sept heures, arrive à cheval un lieutenant de cuirassiers avec son ordonnance. Il est en reconnaissance, mais il se met à l'entière disposition du commandant.

— Puis-je vous servir à quelque chose?

— Il me faut absolument ici une pièce d'artillerie, répond le colonel. Si vous voulez aller me la chercher?

— J'en fais mon affaire, répond le lieutenant.

Et le voilà parti. Quelques instants après, l'attelage arrive et la pièce est portée à bras à 400 mètres, face à la grille du

château. Obéissant à la même inspiration, le colonel E. fait avancer à bras par le 2^e bataillon au sud du château, à droite de la route de B., deux pièces de la batterie du capitaine N. Comme il y a des nuages et que la lumière baisse, l'ennemi n'a pas surpris la manœuvre. Les obus explosifs atteignent les dépendances et y mettent le feu. C'est alors, paraît-il, que sonna la retraite allemande générale, que quelques hommes entendirent. Malgré tout, à dix-huit heures trente, une seconde attaque est préparée soigneusement, pour éviter la moindre surprise, et, à dix-neuf heures exactement le colonel L., le commandant de C., et le capitaine B. franchissent sans coup férir la grille d'honneur du château. L'ennemi a abandonné la position, laissant de nombreux morts dans les allées, le jardin potager, le parc. Quelques corps à corps s'engagent dans les maisons du village que nos troupes nettoient. On fait plusieurs prisonniers.

Dans le grand salon, la table est encore servie. Des bouteilles sont débouchées, près des coupes de champagne à moitié pleines. Le colonel L. a réuni tous ceux qui restent de ses officiers dans ce salon, le long des murs duquel le drapeau du régiment est largement déployé. Il faut se féliciter du succès, mais aussi pleurer les morts — et quels morts!

«Je ne souhaité qu'une chose, dit-il en terminant, un sanglot dans la voix: avoir une fin aussi belle qu'un B., qu'un M., mourir comme eux face à l'ennemi, dans la victoire.»

Et il envoie ce compte rendu laconique au général: «Je tiens le village et le château de M. Je m'y installe pour la nuit.»

C'est une nuit noire, sans étoiles, avec de gros nuages. Dans l'allée principale, tout au bout de laquelle rougeoie l'incendie du château, semblable à un décor de théâtre, le colonel E., commandant la X^e

brigade, dicte son rapport à la lueur d'un flambeau. Les brancardiers parcourent les abords du château pour ramasser les derniers blessés. Chaque équipe est précédée d'une lanterne. Par les fugitives lueurs de toutes ces lumières, on aperçoit les hommes du 2^e bataillon assis à même le sol, sans pensée, le corps brisé. Ah! leur hébétude d'être sortis vivants de l'enfer, leur tristesse affreuse de savoir tant de camarades, tant de chefs disparus! — Dans la nuit épaisse, les voix des brancardiers appellent: «Il n'y a plus de blessés?» Et les lanternes vont, viennent, s'entrecroisent, les lanternes dont la pâle lueur n'éclaire que des cadavres horriblement mutilés, des arbres déchiquetés, des trous d'obus (dans l'un de ces cratères, un petit chien, couché, nous regarde passer sans bouger). Nous relevons les corps du commandant de B., du capitaine de M. et des autres. Le commandant de B. a la figure souriante; il n'est nullement défiguré; un peu de sang souille son arcade sourcilière droite; son képi rouge à quatre galons dorés est déchiré. Beaucoup de cadavres de chevaux répandent aux alentours une odeur atroce de putréfaction...

Quel spectacle aussi dans l'intérieur du château! Par la galerie des tableaux, l'on pénètre dans le grand salon. Les lampes ont été allumées aux quatre coins. Sur les coussins, les canapés, les draps fins brodés, parmi les meubles de prix, les tentures, les bibelots, les objets d'art, sous les regards des ancêtres en toilette de soirée et en perruque et qui font des grâces en leurs cadres dorés, dans toute cette luxueuse et délicate décoration Louis XV, les blessés reposent, douloureux. On en apporte à chaque instant. Le sous-lieutenant N. agonise entre les bras du prêtre-soldat, le P. G. (celui qui bénissait le bataillon avant la charge). Celui-ci lui

fait embrasser la croix de son chapelet. Ailleurs ce sont d'autres scènes: un blessé qui a la jambe cassée et qui crie terriblement pendant qu'on lui enlève son pantalon que le sang a collé sur la plaie. Les médecins-majors ne cessent de couper, de tailler dans le rouge. Le sang coule partout sur le plancher, les tapis. Au fur et à mesure des pansements ou d'une sommaire opération, les blessés sont emportés dans de lourdes charrettes qu'on a réquisitionnées à B. Je me souviens d'un grand gaillard de la Garde prussienne, un géant, qui râlait dans la galerie des tableaux. Son souffle puissant et saccadé remplissait le couloir. Le major haussa les épaules: «C'est la fin... Cependant pour ne se faire aucun reproche!...» et il lui appliqua un pansement. Toute la nuit, le château servit de poste de secours. C'est que les blessés étaient nombreux, surtout parmi les Allemands. Leur retraite leur avait coûté cher et, derrière le château, tout le long des routes, il y en avait, des corps couchés et saignants!

Mais il y avait aussi des nôtres. Dans une chambre on trouva le corps du médecin B., de la division marocaine, que les Allemands n'avaient pas enterré. Jusqu'au jour le canon français tira en longs intervalles.

Le lendemain matin, par une fine pluie qui cessa vers dix heures, les hommes s'occupent à creuser des tombes. Le commandant de B. et le capitaine de M. sont conduits au cimetière du village. Le drapeau du régiment, avec un piquet, rend les derniers honneurs. Le lieutenant C. dessine sur le mur de gauche de l'église un schéma pour indiquer l'emplacement des tombes. Toute la matinée les soldats cueillent les fleurs des parterres et en font des bouquets et des couronnes dont ils ornent pieusement les fosses où reposent leurs héroïques camarades.

